

partage la passion divine ; de sorte qu'on la croirait destinée à sauver, par ses souffrances, la moitié du genre humain. Voilà sa première royauté, celle des *Sept douleurs* ; c'est par l'humilité qu'elle est grande ; c'est par la douleur qu'elle est belle ; c'est par là, nous ne craignons pas de le dire, qu'elle est femme. Car toute femme chrétienne peut répéter avec Marie ; *Fulcite me floribus, stipate me malis*. Donnez-moi les fleurs du Calvaire, soutenez-moi sur les fruits de la croix, car je languis d'amour. L'histoire entière de la femme est résumée par ces deux grands noms de l'Evangile : Marie et Madeleine. Les larmes, le repentir, les tendres empresses de l'une sont récompensés par cette parole du Christ : *Ce que cette femme a fait pour moi sera publié partout où ira mon Evangile*, la virginité, l'humilité, la patience et les angoisses de l'autre, méritèrent le plus beau triomphe qui fut jamais après celui du Sauveur, et c'est par une femme brisée dans son cœur maternel qu'il y a une si grande fête aujourd'hui dans le ciel et sur la terre.

Et nous, tristes enfans du 19^e siècle, nous rougissons de rendre des hommages publics à la reine des anges. Semer des fleurs sur nos routes boueuses en l'honneur de Marie, serait un acte capable de compromettre une cité dans l'esprit du philosophisme, et des lecteurs de certains journaux !

Et cependant, pourquoi aurions-nous honte du titre d'enfans de la Vierge ?—Les glorieux rois de France n'en rougissaient pas ; pourtant ils savaient être grands à l'occasion, et je ne sache pas qu'une nation, en Europe, puisse se glorifier d'une autre dynastie de huit siècles, qui ait eu un saint pour père et un martyr pour dernier roi. Napoléon se trouvait petit à côté de Marie ; il lui demanda de protéger sa gloire, et il voulut que la fête de l'empire arrivât avec celle de la Vierge, comme pour lui faire hommage de ses dix couronnes et de ses quarante batailles.—Et puis, qui serait assez malheureux pour n'avoir ce jour là une Marie à fleurir, une espérance de ce nom à parfumer, un souvenir sanctifié par la mort à évoquer, l'image chérie d'une épouse ou d'une mère à fêter dans son cœur ?

Où, que les grands et les indifférens du jour oublient tant qu'ils voudront ce qu'il y a de plus glorieux et de plus doux pour l'humanité après l'incarnation du Verbe, il y a de nobles intelligences, des cœurs tourmentés et malades qui s'en souviendront ; il y a dans nos clochers des voix d'airain qui répéteront, à l'aurore comme au crépuscule, les neufs coups de l'*Ave maria*. Tousjours les esprits haineux s'ouvriront à la Compassion en retrouvant cet emblème de miséricorde ; tousjours les pensées amères et troublées se calmeront par ce sourire pacifique ; et de l'Orient à l'Occident, du tems à l'éternité, mille bouches rediront le nom de Marie, qui porte déjà dix-huit siècles de bénédictions !

F. DUBREUIL DE MARZAN.

BULLETIN.

Ordination.—Comment on fabrique un prédicant.—Spectacle gratis.—Du discours de M. Gaillardet.—Jeune homme de la Baie d'Hudson.—Orient.

La longueur de nos extraits ne nous permet pas de donner aujourd'hui la suite de l'étude d'histoire naturelle sur les *Chiens du St. Bernard*.

Mgr. a ordonné sous-diacre dimanche, dans sa cathédrale, M. P. F. Dorval destiné au collége de l'Assomption.

On a souvent parlé de la vie nomade et aventureuse de nos prédicants des Townships et autres lieux : on les dirait issus du Juif-Errant d'ambulante mémoire, tant ils se livrent à des marches et contre-marches incessantes ! Nous mêmes étions tentés de les prendre pour une race de gens à part, ou de regarder comme un de leurs commandemens de marcher sans cesse, de courir par tout pays, de frapper à toutes les portes, de prêcher à tout venant, d'aller du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, selon que le vent les pousse. Mais si c'est là une nécessité de leur foi ou de leur nature dans la plupart des cas, c'est aussi quelque fois une nécessité de circonstance. Quand ces prédicants tombent, comme de la lune, au milieu d'une population ignorante et sans foi, deux conditions qu'ils aiment et recherchent par-dessus tout, alors le métier est bon, et ils peuvent faire les inspirés tout à leurs aises. Mais quand une fois on les connaît, quand on a vu de près leur savoir, leurs mœurs, leurs habitudes ; quand on a pu découvrir surtout leurs glorieux antécédens ; quand on a vu sous le masque de l'inspiré l'avide et effronté spéculateur ; alors l'illusion et l'engouement disparaissent pour faire place au mépris et à la colère d'en avoir été les dupes ; et pour peu qu'ils tiennent au martyre, nos marchands de bibles et de sermons peuvent être servis à souhait. Or ce n'est pas ordinairement ce qu'ils aiment le mieux ; mais suivant le précepte de l'évangile, quand on les chasse d'un lieu, ils vont prudemment planter leurs tentes dans un autre où ils sont heureusement inconnus, et ainsi va leur vie jusqu'à fortune faite. Alors ils font un dernier voyage, celui du pays natal, ils s'établissent confortablement dans une belle et bonne propriété qu'ils paient du fruit de leur industrie, et adieu au zèle, aux sermons, à la bible, aux croyances, aux inspirations, à une foi quelconque : ils sont retirés du commerce, et ils ne s'en occupent plus que comme mémoire dans le journal qu'ils lisent après leur dîner.—On nous a dit de

curieuses choses sur la vie, les habitudes, la foi et les projets de ces gens-là ; et ce qui est précieux c'est que ces faits sont authentiques, et que dans certaines localités que nous pourrions nommer, ils sont tellement publics qu'on s'étonnerait de les voir révoquer en doute. Voulez-vous savoir, par exemple, comment est créé et mis au monde un ministre prédicant ? Nous allons vous dire les procédés d'une de ces fabrications.

Un individu se trouvait un jour sans argent et sans pain, et il n'avait ni le talent d'en gagner honnêtement, ni la volonté de faire usage de ses bras pour vivre. Naturellement désœuvré il entre un jour avec deux compagnons de ses loisirs, d'autres disent deux amis (pour nous nous n'y tenons pas, ces gens là peuvent après tout avoir des amis) dans une maison où un ministre prêchait nous ne savons quoi, et le susdit ministre ne put non plus le dire. Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, nos trois amis l'écoutèrent bravement jusqu'à la fin. Au sortir de là ils s'en donnèrent à cœur-joie sur le sermon, qui malheureusement ne valait que cela. Notre héros trouva l'amusement de bon goût, et voulut le continuer : il improvisa une parodie des plus éloquentes des paroles et des gestes du ministre ; il s'échauffa et s'inspira si bien que ses deux auditeurs le saluèrent de frénétiques applaudissemens (style des comptes-rendus). Puis l'un d'eux le saisissant subitement par le bras lui dit : J'ai une idée.—Pas possible !—Une idée lumineuse.—De plus en plus admirable ; et laquelle ?—Tu prêches à ravir, fais toi ministre.—Y penses-tu ? ministre de quoi ?—D'une religion quelconque, le nom ni la chose n'y font rien. Tu n'a pas de foi ; c'est ce qu'il faut ; rien ne t'empêche d'être ministre.—Mais il faut des études, des croyances définies, une religion en un mot ; où veux-tu que je prenne tout cela ?—Quelle simplicité ! tu vois bien par ce que nous venons d'entendre qu'il n'en est pas besoin : il faut prêcher voilà tout. Or tu prêches comme un démon, et si tu avais dit deux mots de bon sens tu m'aurais converti.—Au bon sens ? tu en as besoin.—Allons, du courage : tu meurs de faim et nous aussi ; avec un talent comme celui-là tu nous feras vivre tous les trois et ta femme par-dessus le marché.—Ma foi, tu as raison et je me risque. Voilà donc notre homme qui annonce un sermon pour le dimanche suivant. Il se munit d'une bible et d'un visage de ministre, il promène quelque tems sa grave impassibilité par les rues et les places publiques : on eut dit d'un ministre de dix ans d'usage. Le dimanche venu, il fit placer ses compères dans un coin de la salle, avec instruction précise de ne pas bouger, de ne pas le regarder, de ne pas rire ; mais bien d'élever de tems en tems leurs yeux au ciel, de méditer profondément, de pousser par intervalles de gros et longs soupirs, et d'exprimer par leur visage la componction, la foi la plus vive, la dévotion et, si c'était possible, la vertu. Après ces conventions parut le ministre, tout de noir habillé, absorbé dans ses réflexions, et jouant au parfait le rôle qu'il s'était réservé. Il lut un chapitre de la bible ; puis posant là son livre, sa figure parut subitement s'illuminer sous le feu de l'inspiration. C'était le moment décisif ; et malgré la défense nos deux drôles du coin ne purent résister à le lorgner du coin de l'œil. Ils furent rassurés : le ministre était magnifique, sublime de pose et d'expression. Il fit alors son sermon à la satisfaction générale, et sortit triomphant de cette première épreuve. De ce moment sa fortune fut, sinon parfaitement faite, du moins en bonne voie de prospérité ; car le sermon fit du bruit et un ministre de cette force là était trop précieux pour que les entrepreneurs de religion ne l'attachassent pas à leur établissement. Il se vendit donc au plus haut et dernier enchérisseur, et tout fut fini de ce côté là.

A quelque tems de là il rencontra à New York un de ses anciens amis, protestant d'origine, qui lui reprocha son indigne apostasie et son honteux métier. Il crut lui faire une digne et excellente réponse en lui disant : Qu'y voulez-vous faire ? il fallait vivre ; et tout métier m'a paru bon pour gagner de l'argent. On entend souvent de ces raisonnemens-là dans les cours d'assises et dans les bagnes. C'est la réponse que depuis lors il donne à tous ceux qui lui reprochent sa conduite ; car il a du moins la pudeur de ne pas jouer le protestant devant ceux qui le connaissent. Sa femme qui en apparence a trouvé elle aussi le métier bon, et qui a dans l'esprit plus de ressources encore que son mari, s'est mise à prêcher et à convertir de son côté ; et moyennant cela le pot au feu bout chaque jour, et la vie présente n'est pas trop malheureuse.—Il y a bien par-ci par-là quelques petites misères à essayer ; mais quel est la situation qui en soit exempte ? Il faut avoir de la philosophie et savoir endurer ; et nos héros ont montré qu'ils en avaient et de la